

Y a plein de magasin dans ce village

Chez Toto

En ce temps-là j'allais parfois aux commissions chez Toto. Ça n'était pas vraiment dans nos habitudes. Nous autres du quartier du Crêt-du-Puits, presque à l'écart du village, nous nous rendions le plus souvent à la boulangerie et à la Coopé, à la rigueur chez Balissat. Mais aller chez Toto, aux Crettêts, épicerie qui alimentait surtout ce quartier-là, ce n'était pas ordinaire.



Fritz Roachat dit Zollion, père de Toto devant le magasin de son fils.

Voici donc chez Toto. La porte de grange carrée est à gauche. A droite il y a la fenêtre du magasin. Entre elle et la porte d'entrée, vissé au mur, se trouve un appareil rouge à distribuer des boules de chewing-gum de toutes les couleurs et des gadgets: chevalières de plastique doré avec en relief des fers à cheval, pendentifs de toutes sortes, têtes de mort avec des yeux de verre brillant. C'était le truc que je préférais. Je croyais même avoir touché le jack-pot quand il m'en arrivait un! Objets de pacotille qui alors pourtant nous comblaient de bonheur. Parce qu'on en avait pas tant, des sous!

J'entre. La sonnette a un timbre bien particulier, le timbre de chez Toto, quoi! C'est une pièce bourrée jusqu'au plafond qui s'offre à vous, avec des vitrines sur le côté gauche, une banquette, des fenêtres encombrées, des tiroirs, un tourniquet à cartes postales. Une chatte en vérité ne retrouverait pas ses petits dans un capharnaüm pareil. Toto si. C'est son univers. Il y vit depuis trente ans au moins. Il arrive en pantoufles de la cuisine où il tient son quartier général, traînant le pas. C'est un homme à la tête et aux lunettes rondes. Il porte toujours une casquette brunie sous la lampe de la cuisine et qui ne voit jamais ou pas souvent l'eau. Une casquette qui doit être usée sans lavage! Comme beaucoup de celles dont se coiffent les gens de mon village.

«Que veux-tu?», dit-il. Il fouille et ramène ce qu'on lui a demandé. De tiroirs profonds, de tablars, d'un coin du magasin où il s'est baissé avec un peu de peine. Les cigarettes sont à votre gauche, sous une vitrine avec un verre sur lequel sont collées des réclames. Et ça sent quoi là-dedans, alors qu'une cliente a ouvert la porte et fait retentir à nouveau la sonnette qui est un peu pareille à celle du tiroir-caisse de la Coopé. Les épices, le tabac, les cuirs, les vieux meubles de bois? Sûrement, et cent autres odeurs qui se mélangent sans qu'on puisse vraiment les déterminer toutes.

Toto quant à lui vous regarde par-dessus ses lunettes rondes. Il ne nous donne jamais rien. Ce n'est pas pour rien qu'on lui préfère sa femme, pas toujours. Car suivant le temps qu'il fait, bigre, elle vous sortirait volontiers par la fenêtre. Une humeur massacrant ces jours-là. Mais les bons jours, ah! les bons jours, elle vous bourre les poches de bonbons qu'elle prend dans de gros boccas, juste derrière, pour un peu elle vous offrirait le magasin tout entier.

Vous êtes donc appuyé au comptoir à suivre des yeux Toto qui vous sert. Dans votre dos, devant la fenêtre dont elles mangent la moitié du jour, il y a les cartes postales. Je les regarde. Le village en noir et blanc sur papier glacé, des scènes d'armée où les soldats sont des pioupious ou des trouffions, et puis encore, attardées, archaïques, des romantiques bleues ou roses, avec des femmes guindées qui posent, aux lèvres fardées à l'excès et de beaux galants aux cheveux gominés. Des couteaux suisses sont suspendus derrière la porte qui s'ouvre pour un nouveau client. A trois derrière le comptoir et l'on ne peut déjà plus se tourner.

Il me faudrait encore des clous. Ils sont dans des tiroirs que l'on découvre en retirant un fourbi du diable et que notre Toto peine à ouvrir à cause du poids. Les clous tintent dans le plateau de la balance. Une grosse poignée, une petite, puis le retrait de quelques-uns pour qu'il y ait le poids juste. Ce n'est pas lui qui va vous faire des cadeaux.

Il y a heureusement, pour la lumière, une autre fenêtre qui donne du côté de chez Jules-Isaac. La porte de la cuisine est au fond, en face. Toto doit faire un virage pour arriver derrière son comptoir. L'hiver, quand vous entrez, il n'arrive pas tout de suite. On entend encore quelques coups de marteau. C'est qu'il cloue des boîtes à vacherin, derrière la table de la cuisine pleine de fonds et de pliures, avec des clous et des goupilles dans un petit carton ou dans une vieille boîte.

C'est chez Toto que j'avais acheté mon dentifrice juste avant de prendre le premier train pour l'école de recrues, l'ER, vers les six heures. Je croyais encore à l'aventure en ce temps-là. Il n'y avait pas si longtemps dans le fond que j'étais sorti de mes histoires de cow-boys ! J'allais au Tessin. Je rêvais de ce là-bas... Je nageais dans un véritable bain d'héroïsme. Et ainsi pendant le voyage, par le Valais, puis par les Centovalli, regardant défilier mon pays et un peu de l'Italie, je semais mes visions folles sur des montagnes qui devenaient de plus en plus escarpées. C'est moi qui gravissais ces pentes, qui traversais ces petits villages. Oui, la vie serait héroïque, là-bas au Tessin dont je gardais des souvenirs éblouis d'une course d'école. Le lendemain elle ne l'était plus du tout. Je regrettais déjà mon village, je dévorais des chocolats pour compenser un menu mal équilib-

bré et je pensais à ma mère presque les larmes aux yeux. Dégrisé en un seul jour. Fini l'héroïsme, bonjour la grisaille et la tristesse. Je ne retournai pourtant pas à la maison avant presque deux mois. Et je n'y revins que trois fois en tout. C'était déjà trop. Tant les départs du dimanche soir, pour retourner dans le glacié de notre caserne ou de nos cantonnements, étaient insupportables. J'aurais mieux aimé partir pour retrouver un cachot où au moins je me serais trouvé seul. Car seul dans la vie je me suis toujours découvert des forces que je ne sais pas où prendre dès que je vis en société.



Entre deux clients, on monte des boîtes à vacherin. A la main, bien entendu.

Une boulangerie de village

Nous mangions du pain gris à la maison. Il coûtait de cinquante à soixante centimes le kilo. Il n'était pas savoureux comme celui que l'on trouve de nos jours dans les boulangeries. C'était un pain gris qui s'émiettait et qui ne faisait pas vraiment de bonnes tartines, bien qu'alors j'en aie consommé des quantités invraisemblables. On s'en tenait à cette qualité, mon père n'étant pas dans les familles aisées, mais aussi parce qu'inconsciemment il voulait garder ces habitudes de campagne qui venaient du fond des âges. Donc pas de pain blanc pour nous. Excepté pour le dimanche. C'est Piguet, le boulanger du Pont, qui venait nous livrer de la tresse ou du blanc carré, le samedi soir, alors que notre mère nous faisait joyeusement goger à la cuisine dans des bacs à lessive zingués portant des numéros sur le côté.

La boulangerie s'élevait juste à côté de la laiterie. Mon père qui n'en était qu'à deux pas, n'y achetait pas lui-même le pain. Jamais. C'était à notre mère ou à nous de le faire. Nous nous y rendions, un petit sac à commissions à la main, en cuir mou au fond duquel se trouvait le porte-monnaie. A l'époque on rentrait à la boulangerie par la porte qui est à côté de la boîte aux lettres, ce qui constitue le magasin actuel n'étant que le garage. Tout près, contre le mur de la laiterie, était appuyé le vélo noir de mon père. Le comptoir se trouvait à gauche en entrant. Là était Mme Tiétié qui nous servait. Pendant que son mari, un gros homme en habit de boulanger, restait dans le laboratoire, juste derrière, à pétrir la farine.

Le magasin sentait le café moulu. Le moulin électrique était fixé au mur, près du comptoir. Nous y achetions du café Villars. Ça

nous donnait droit à des timbres orange que ma mère collait sur un carnet à la fin du mois. Les miches de pain étaient rondes, on les trouvait, ainsi que dans toutes les boulangeries du monde je présume, sur des étagères fixées au mur, derrière. Rien d'original, je le sais. Mon enfance n'a connu que cela. Je n'irai pas imaginer autre chose pour vous plaire. Si mes souvenirs sont insignifiants, c'est que la réalité fut telle.

Mme Tiétié ne nous donnait que rarement quelque chose. Ça sentait quand même bien bon le café, le pain et la farine dans cette boulangerie de mon village, elle aussi à ne pas pouvoir contenir beaucoup de monde en son exigüité. J'y achetais de la chicorée et du *zucca*. Ma mère, avec le café moulu et ces deux succédanés, préparait le café au lait de mon père. Juste ce qu'il fallait de chacune de ces trois composantes pour le faire bon. «Il n'a pas tant de couleur, ton café aujourd'hui», disait parfois mon père. Et ma mère lui en versait à nouveau une giclée. Il est vrai que le café trop clair ne passe pas. Il vous doilatte. Et ce café au lait se prenait dans des bols, sans sucre.

A la boulangerie, chez Tiétié, j'achetais des chewing-gums dans des emballages colorés. C'étaient des plaques qui vous donnaient un bon goût d'abord, mais qui bientôt, ayant perdu leur sucre et leur arôme, devenaient une pâte caoutchouteuse, juste bonne à jeter.

Je ne savais pas faire de bulles, moi. Je regardais avec envie certains des autres qui les faisaient naître entre les lèvres, qui les grossissaient et qui vous les faisaient péter, tchac, pour recommencer aussitôt. Pour certains des après-midi, que dis-je, une enfance entière passée à ce petit jeu ! Nous étions tous devenus, nous autres, de la civilisation du chewing-gum. Il y avait aussi des Bazooka, petites tablettes roses au goût de fraise et à l'emballage blanc, bleu et rouge, dans lequel se trouvait une petite histoire dessinée sur un papier parafiné. Un héros dont je vois la silhouette trappue, la tête ronde, dont je sais encore la personnalité facétieuse, mais duquel j'ai oublié le nom. Ça me reviendra !

Mais je n'achetais pas les chewing-gums pour faire des bulles, moi. Seuls les Indiens en plastique dur qu'ils contenaient m'intéressaient vraiment. Je gardais les timbres depuis l'âge de cinq ans. Je

me mis désormais à collectionner les indiens, avant que je ne me tourne vers quantité d'autres choses dont la beauté des emballages m'attirait: paquets de cigarettes vides, boîtes d'allumettes, papiers de chocolat et étiquettes de vin. Rien dans notre société de l'emballage coloré qui ne m'ait intéressé. Quand une propension marquée à la collection vous possède, peu importe l'objet. Ça naît, ça se développe, ça se cultive allez savoir pourquoi. Peut-être le besoin viscéral de s'accrocher à quelque chose ou celui de posséder.

Nous étions au temps béni du peurougisme. Mes indiens devinrent vite une belle tribu. Certains papiers trouvés dans le chewing-gum donnaient droit à un chef de plus grande stature. Je m'étais rendu compte que les emballages vert foncé en contenaient plus que les autres. Ainsi j'aurais pu dépouiller notre boulangerie sans coup férir. Pourtant je n'osais pas. Je n'en tirais qu'un de temps en temps, pour qu'elle ne s'aperçoive pas que j'avais trouvé la combine et que désormais je pouvais tous les lui prendre, ses chefs indiens, à la coiffure impressionnante et au noble visage.

Des années plus tard vint un nouvel assortiment d'indiens et de cow-boys, mais cette fois-ci en plastique mou, et plus gros. Et tous ceux-là, les durs comme les mous, je les possède encore. Vous croyez que j'aie pu me dessaisir de mes richesses d'enfant? Impossible! Elles m'accompagneront jusqu'à l'heure du dernier voyage. Elles sont là en attendant, dans un carton qui mesure très exactement vingt-cinq centimètres de haut sur vingt et un de profondeur et onze de large, avec une ouverture sur le dessus. Mes enfants les regardent parfois en cachette. Ils les alignent sur la moquette de la chambre de gym. On vit moderne chez nous! Cette exposition clandestine leur est d'autant plus précieuse. Ils savent qu'ils ont affaire à des objets sacrés, ils les traitent en conséquence. Les indiens sont de couleurs diverses, les cow-boys gris argent, toujours, avec des chevaux blancs ou noirs.

A la boulangerie, il y avait le Milo, le fils, un jeune homme qui possédait une nervosité et une force inquiétantes. Il y avait aussi un deuxième fils de notre âge. Complexité des mariages et des remariages au cœur des familles de mon village que je n'ai pas toujours su élucider. On lui disait aussi Tiétié. Nous nous plaisions à le coura-

ter. Il était copain avec la Masse. Ils s'arrangeaient pour le pain. L'un prenait la mie, l'autre qui ne l'aimait pas, la croûte. Quand il était poursuivi et qu'il arrivait près de la boulangerie, il se mettait à crier : «Milo, Milo, les gamins m'emmerdent !» On voyait alors sortir le Milo à toute allure, rapide comme c'est pas permis. Mais nous, méfiants, nous nous étions déjà éparpillés aux premiers cris de ce pauvre Tiétié. Ah ! il n'aurait pas fait bon tomber dans les pattes du Milo, nom de sort, ça aurait fait mal.

Le poulailler à Tiétié est au vent du vieux moulin, en contrebas de la laiterie. Les poules ont mangé l'herbe jusqu'à la racine. Il n'y a plus que la terre battue et les cailloux qui saillent. Un grand mur le domine. Nous lançons des pierres aux poules depuis le haut, nous visons les casseroles à demi pleines de son, nous en profitons aussi pour lapider la façade tavillonnée du vieux moulin.

Sur la place de la laiterie s'élèvent deux marronniers à la couronne superbe et sous lesquels la Société de développement a placé deux bancs verts. C'est là un espace au cœur du village qui connaît encore les saisons, avec des arbres dont les fleurs s'ouvrent en épis au temps des montées et dont plus tard les marrons tombent dans l'herbe, près des bancs, ou sur le goudron. La place est petite, serrée entre la barrière de fer et la route. On s'y tient après l'école, on y parle du régent qui nous a retenus hier après l'heure et qui nous a fait répéter dix fois le même sol-fège. Mon père est à la laiterie qui fabrique le fromage. De la vapeur sort des portes entrouvertes dont la première est de bois vernis, blanc beige, la seconde de métal, pourrie dans le bas. Une hotte métallique aux bords inférieurs frangés est sensée les protéger des intempéries.

Un jour le Milo m'appela. Non ce n'était pas pour me ficher une trempe parce que j'avais fait avec d'autres des misères à son Tiétié. Simplement pour me montrer le bidon qu'il venait de sortir du laboratoire. «Sens comme ça sent bon là-dedans», m'avait-il dit avec un léger sourire. Le coup classique, quoi ! Et moi, tout naïf que j'étais, j'y mis la moitié de la tête. C'était de l'ammoniaque ou quelque chose du même tabac. La première bouffée, la seule, car j'avais fait un incroyable saut en l'air, m'avait brûlé les poumons. Des larmes plein les yeux, je regardais le Milo qui était là, son bidon à la main, maintenant un sourire jusqu'aux oreilles, heureux comme un gamin de la bonne farce qu'il m'avait faite. Quant à moi... et bien on ne m'y reprendrait plus !

Il restait parfois de la crème à cornet au fond d'un récipient de métal. On pouvait l'avoir. Le fils n'était-il pas notre bon copain? Une crème jaune et épaisse. On s'en mettait plein les doigts. Ce n'était pas tous les jours qu'on avait la possibilité de s'en offrir. Il fallait profiter. Car des cornets à la crème, à la maison, vous pouvez compter qu'on nous en donnait! Ils étaient pour les autres seulement! Les autres? Qui ça?



Années trente, avec le boulanger Bielser à droite, et son futur beau-fils Alfred Rochat dit Tiétié

Chez Balissat

Tout contre chez la grand-mère, du côté de bise, juste avant la Coopé, était chez Balissat. Ce magasin existait déjà avant le grand incendie de septembre 1900 qui ravagea le haut du village. Il fut reconstruit. Nous, on disait chez l'Aline. Il y avait deux sœurs célibataires, les sœurs à Loudgi, paysan qui occupait, avec l'Adèle son épouse, l'appartement supérieur ainsi que les écuries situées derrière la maison. Ces deux sœurs avaient une grande différence d'âge entre elles. L'une s'appelait Aline, l'autre Lina. Mais si on disait chez l'Aline, en réalité c'était la plus âgée, la Lina, qui gérait l'entreprise. Le magasin ferma à son décès, il y a déjà longtemps de cela. Si bien que je dois faire un effort pour me souvenir d'elle qui avait cette voix grave propre aux gens de chez Balissat. Elle était vêtue à l'ancienne, avec des bas de grosse laine grise et chaussée le plus souvent de vieilles pantoufles qu'elle traînait plus qu'elle ne levait sur le sol de ciment lisse du magasin.



La famille Rochat-Balissat devant le magasin. Celui-ci remontait à la fin du XIXe siècle, déjà fort bien achandé avant l'incendie de 1900. Ici reconstruit.

C'était là une épicerie de village du genre de chez Toto, mais moins fréquentée, puisqu'elle était à côté de la Coopé qui avait pris les clients les uns après les autres, d'ailleurs mieux achalandée. Certains venaient encore chez Balissat par habitude, disons plutôt pour soutenir ce magasin en perdition, ma grand-mère, par exemple, qui nous y envoyait parfois y chercher un kilo de sucre, de riz ou de farine, ma tante Marie aussi. Geste honorable certes, mais inutile. La marche du temps condamnait cette épicerie. Il y avait déjà eu cette Coopé qui offrait les mêmes articles à des prix plus bas, et puis viendrait encore bientôt le camion Migros qui s'arrêterait dans tous les villages de la région.

Et pourtant nous autres gamins nous y rendions souvent, chez l'Aline. Car pour ce qui était des chewing-gums et autres douceurs à l'usage quasi exclusif des enfants, comme des têtes de nègres, des jus de réglisse, des nougalines, des branches de chocolat, le magasin était aussi bien fourni qu'un autre. Un escalier de ciment de quatre ou cinq marches y conduisait, vrai tremplin les jours d'hiver quand il gelait. Mais je parle surtout de l'été, de ces vacances que nous passions en heures innombrables sur le perron devant chez la grand-mère. Nous en avons fait reluire combien, de fonds de pantalon là-bas, sur les larges bordures polies et lustrées par des milliers de glissades ?

Chez Balissat, c'était juste à côté, à dix ou quinze mètres. Maisons collées les unes aux autres ; car le voisinage avait été reconstitué après l'incendie qui avait détruit plus de dix bâtiments, et dont les plus anciens devaient remonter au début du XVI^e siècle, soit à l'aube de notre village. Le comptoir était en face de la porte vitrée, avec des prolongations de chaque côté, le tout en U et surchargé de marchandises, les chocolats à portée de main. Le Claude, notre cousin, qui menait les *Pour Tous* et les *Images du Monde* dans les maisons du village, se faisant de la sorte beaucoup d'argent de poche, se permettait des nougalines à cinquante centimes, lui. Nous, moins fortunés, nous nous rabattions sur les têtes de nègre qui coûtaient quatre sous dans leur papier jaune, noir et rouge bigarré que l'on retrouve inchangé aujourd'hui. Les fabriques vivent elles aussi de nostalgie ! Je n'en mange plus, mais je sens encore craquer sous les dents cette croûte délicate de chocolat et ma langue lécher cette crème blanche trop sucrée qui collait.

Chez L'Aline j'y vins aussi acheter des chewing-gums plats à l'intérieur desquels étaient des indiens et des cow-boys, vous savez, les grands, les mous, ceux qu'on pouvait de même avoir à la boulangerie. Mais là vingt-cinq emballages permettaient d'obtenir une diligence. Elle se trouvait là, sur la banquette arrière, toute belle, blanche, jaune et bleue, avec quatre chevaux noirs qui la tiraient. Je la surveillais de près. Je me l'étais même en quelque sorte réservée. Tout juste si elle ne m'appartenait pas déjà. Ah ! il n'aurait pas fallu me la souffler, celle-là. Je redevins, pour l'avoir, un gros consommateur de chewing-gums que je jetais sitôt passé le goût du sucre. Je l'eus enfin. O bonheur. Mais de construction fragile, j'en perdis très tôt les pièces, et plus tard, bien plus tard, ma diligence, je ne la retrouvai pas. Je la regrette encore aujourd'hui. Ce fut un des rares objets de cette époque bénie dont je n'aie pas retrouvé trace. Mais je ne désespère pas tout à fait. Peut-être qu'un jour, dans cette grande maison, dans un coin par mégarde ignoré, dans un carton oublié...

Il y avait aussi là, contre le mur, à gauche, des fourches et des râpeaux en bois que nous achetions aux regains, quand il en manquait. Tous les outils ordinaires de la campagne s'y trouvaient. Restes d'une époque où un tel magasin était d'une utilité évidente pour un village essentiellement artisanal et agricole.

Mais comme il est dit plus haut, un jour vint le camion Migros. Qui s'arrêta devant le Vieux-Cabaret, en face de l'église. Le chauffeur ou le vendeur fendit le côté du camion en deux, la partie du haut servant d'abri, celle du bas de banquette. Derrière celle-ci, dans le camion, étaient des dizaines de casiers mobiles d'où le vendeur sortait une alimentation complète, avec des yoghourts à 25 centimes et des plaques de chocolat à 30 centimes, alors qu'à l'époque Nestlé les vendait à 1 franc 10. Ce premier passage avait été annoncé longtemps à l'avance. C'était l'événement. De quoi pour ce village qui évoluait trop vite ? De l'année, du siècle ? La Migros, entendait-on dire de toutes parts, ruinerait tous les commerces en un mois. Car celle-ci étant moins chère dans ses produits, qui les fréquenterait encore, ces magasins de notre village ? Ah ! les commerçants ne durent pas rigoler ce jour-là. Il aurait fallu être plus solidaires, dire non à ces francs-tireurs, soutenir ces magasins qui vous

fournissaient depuis toujours. Impossible. Et le progrès, l'attrait d'une nouvelle formule aussi, fit qu'il y eut beaucoup de monde pour l'attendre ce premier camion, et puis le suivant, et puis...

Et puis l'inévitable se produisit. Chez Balissat où la Lina un jour mourut, liquidèrent. Les stores qui ne se descendaient derrière les deux vitrines et la porte vitrée que pour le dimanche, ne furent pas remontés. Disparaissait ainsi dans l'indifférence générale un magasin qui avait connu l'autre siècle. Même pas un peu de nostalgie dans les conversations des gens qui auraient pu dire par exemple: «C'est triste, voilà un magasin de moins dans le village.» Cette disparition n'était pas ressentie, tout simplement, elle n'affectait personne.

Au fait, ce doigt de métal planté dans un trou au bas de la vieille porte d'entrée et retenu à l'intérieur par une ficelle fixée à un clou ou à une vis, et qu'on se plaisait à pousser pour l'entendre cogner contre le bois du panneau intérieur, il servait à quoi? Je ne l'ai jamais su et je ne le saurai sûrement jamais. Car la porte a été changée et la Lina n'est plus. Reste bien sûr sa sœur qui est à la retraite. Mais celle-ci se demanderait si je ne suis pas un peu sonné de lui demander un détail pareil. Elle va maintenant à la Migros dont elle est une bonne cliente. Avec le train, au Sentier. On la voit aller de son pas toujours le même, avec sa physionomie imperturbable. En quarante ans je ne l'ai pas vue changer.



C'est fini, on ne vend plus rien chez Balissat, et comme notre grand-mère, la voisine, est décédée, y a plus beaucoup de clients. Vers 1970.

La coopé - on dit coop, aujourd'hui, cher ami !

Après l'école j'achèterais une nouvelle plume réservoir à la Coopé. Je la choisirais vert foncé, avec un piston pour tirer l'encre et un capuchon doré. J'abandonnais à mon tour le porte-plume traditionnel que l'on trempait dans des encriers de plomb et qui vous tachaient les doigts d'une encre gris-bleu-vert-pâle. Ce magasin de la Coopé, le plus important du village, était juste à côté de chez Balissat, un peu en retrait. S'y vendait de tout : de la viande, des fruits et légumes, des fromages, de la mercerie et de la papeterie, sans oublier les œufs, les glaces et les inévitables sucreries à destination des enfants. Il fermera bientôt à son tour. La prolifération des voitures permettrait très vite à chacun d'aller faire ses commissions à l'autre bout de la Vallée, au Sentier, plus précisément à la Migros. Elle avait pourtant gardé une bonne clientèle, cette Coopé, et jusqu'au dernier jour. *Seules des décisions venues d'en haut !* La rationalisation !

La porte du magasin en était, sitôt arrivé dans le hall d'entrée, à votre gauche. Un local tout en longueur, avec un comptoir en conséquence, avec une grande vitrine ouverte sur la rue du haut du village où l'on voyait les ménagères passer dans le soleil du matin se rendant à la boucherie. Le rayon plumes et papiers se trouvait près de la porte, dans l'angle. La Mina se tenait derrière le comptoir. Elle découpait du jambon, elle emballait des fruits dans des cornets verts : oranges, bananes, pommes ou citrons mis en évidence près de la vitrine, sur des plans inclinés. Demandez à ma mère où ils ont passé ceux-là, lors de la fermeture... Très simple, dans notre galetas ! Elle n'avait jamais assez de place pour ranger ses affaires, ses accommodages. Il y avait un tiroir-caisse qui sonnait lorsqu'on le tirait, une caisse enregistreuse. Nous avions là un magasin moderne au fond duquel gisaient des tissus et des articles de couture.

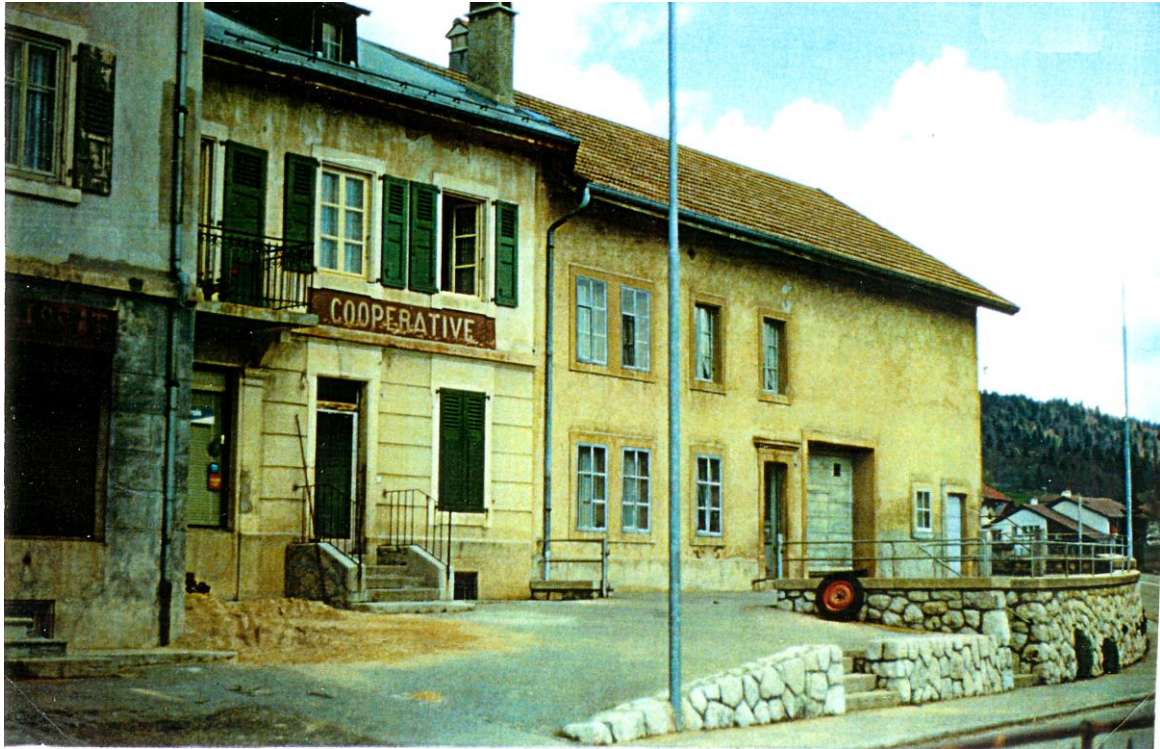
La fermeture se donna dans les années septante. Mon village perdait un peu plus de son passé et de son âme avec ce nouveau magasin qui disparaissait. Toutes ces pages qui se tournent, avec tellement de souvenirs ! Nous y achetions des glaces à quatre sous, ma mère s'y rendait presque tous les jours, me ramenant une fois par mois un numéro de la revue *Rantanplan* où il y avait des histoires de Tintin que je lisais passionnément, moi qui n'arrivait pas à me payer les albums. Oui, toutes ces choses qui passent et qui ne reviendront pas.



Avant la Coopé, chez Ami Golay.



Après chez Bélaz.



Une finale sans gloire en 1973. A gauche, le magasin Chez Balissat, si bien que nous avons deux magasins l'un à côté de l'autre, avec les mêmes produits, sauf que la coopé vendait des fruits et légumes.

D'autres magasins avaient existé plus anciennement, l'un chez Jules-Louis, au Haut du village, et l'autre Chez Bélaz qui avait déplacé son magasin à deux pas de là, à moins qu'il n'ait repris plus tard le bâtiment Coopé. Il habitait la grande maison Pitôme.

On se trouve donc avec quatre épicerie en même temps au village. Chez Balissat fermait vers 1970, la Coopé en 1973, Chez Toto en 1977 et enfin la boulangerie cessera ses activités, aujourd'hui d'épicerie, la fabrication du pain se faisant au Sentier, dans très exactement 11 jours, soit au 31 janvier 2025, étant aujourd'hui au 20 janvier, 7 h. 15.